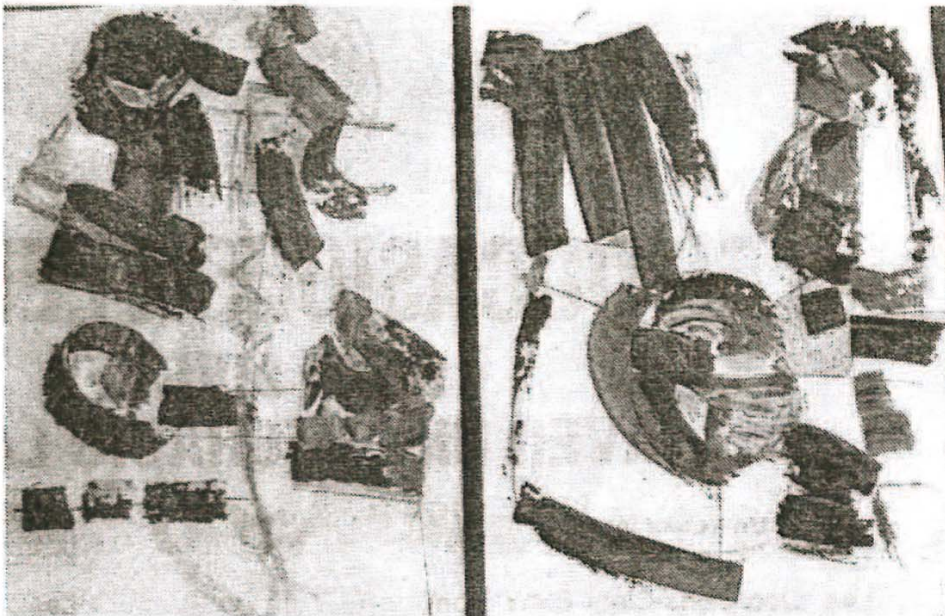


Ledru au Genêteil : un homme libre emprisonné dans sa tourmente



Jusqu'au 29 mars, la chapelle du Genêteil accueille les « caligraphies-chorégraphies » d'un docteur es Lettres de l'Université de Münster.

A 40 ans, à mi-vie peut-on dire, Philippe Henri Ledru s'adonne avec une certaine frénésie à la peinture non figurative contemporaine dite gestuelle.

Pour peindre, il choisit au départ une épaisse feuille de papier, 3 ou 4 couleurs vives ou au contraire du noir et du blanc. Il écoute toujours des airs de musique classique, souvent même du baroque et transcrit dans leur spontanéité première ses émotions, ses désirs, ses plaisirs, ses révoltes et ses refoulements. Cris du cœur autant que parti pris artistique, cette manière de s'extérioriser sans retenue apparente semble satisfaire le peintre. Il paraît y trouver une sorte d'accomplissement personnel. Ses œuvres sont

un foisonnement de motifs enchevêtrés, mal dégrossis et fugaces aux lignes tantôt franches, tantôt esquissées ; aux formes tantôt fluides tantôt surchargées.

Les graphismes traduisent l'exaltation et la nervosité du créateur.

« MONSIEUR S'AMUSE BIEN »

Il ne faudrait pas s'y tromper. Les visiteurs attentifs découvriront qu'il y a dans cette exposition matière à réflexion en ce sens qu'un certain ordre préside, plus ou moins consciemment d'ailleurs, aux délires gestuels de cet artiste à la sensibilité visiblement à vif. Sa manière de travailler s'apparente certes à l'écriture automatique si chère aux surréalistes, ses caligraphies se veulent une transcription de notes de musique. Quelques dessins présentés au fond de la chapelle du Genêteil sont ainsi réalisés sur des partitions pour bien faire comprendre la démarche du peintre.

En dernière analyse, les peintures de Philippe Henri Ledru sont avant tout celle d'un intellectuel. C'est-à-dire qu'il y a dans ses tableaux sinon de la maîtrise du moins une part de sophistication et un sens de l'agencement qui se traduit en particulier par des répétitions, des vestiges de symétries et de grands traits parallèles. Les couleurs ne sont pas disposées innocemment, les feuilles peintes ont un charme et une note de fraîcheur qui en font l'originalité.

On devine, on ne sait quelle maturité et une curieuse façon d'être à mi-chemin entre le hasard et le délibéré. C'est sans doute pour cette raison qu'un public branché à Cologne comme au Mans, à Angers comme à Bordeaux, apprécie son œuvre qui oscille entre la puissance et la fragilité.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que Philippe Henri Ledru ne puisse créer en écoutant du rock ou du jazz. Il a besoin des rigoureuses constructions des compositeurs classiques. Sans cette béquille esthétique, sa spontanéité jaillissante n'aurait plus aucune signification, plus aucune tenue.

Le 27 février dernier, lors du vernissage, Michel Rouland et Nicolas Courtin ont donné une aubade baroque alliant flûte, guitare et chant pour le plaisir des visiteurs.

Ledru, peintre libertaire, affectionne entre autre une remarque de Guillaume Apollinaire : « *Avant tout, les artistes sont des hommes qui veulent devenir inhumains* ». A se train d'enfer, ils risquent aussi de se brûler prématurément les ailes... en courant comme des hommes éperdus à la recherche de l'inaccessible étoile.

Marie-Odile NEVEU